

Pour parvenir au VIP, si on sort du métro, il faut franchir l'escalier étroit toujours encombré, la foule amassée dehors, les cris des rabatteurs. Plus facile si on est un homme, si on a la peau blanche. Il faut marcher le long du trottoir, dépasser Coiffure Coiffure International, Élégance Coiffure 100 % *brésilien*, continuer, Bethel Vente *produits et mèches, demi-gros*, puis c'est la poste, modernisée, tout étonnée d'être encore là, d'avoir survécu aux bureaux fermés, on s'accroche à sa couleur jaune et bleue, agressive dans ses nouveaux logos, mais familière parce qu'il y en a partout, vieil air de village, de quartier, casquette du facteur, guichetier, on sait que ça a changé dedans, des machines plus que des hommes, pas de facteur à bicyclette, mais il y a ce nom, *poste*, qui reste, perdu ici au milieu des boutiques à cheveux et à ongles.

Ensuite Top Chic, ni top ni chic d'apparence, une vieille enseigne Interflora rouillée au-dessus, vestige du temps de la diversité des commerces, les fleurs remplacées par les perruques et les mèches, puis Cap 42, Darling, Diana, *la mèche des stars*, l'enseigne ne donne pas envie d'y croire, puis Cash Express, puis

Lucy, Coiffure Star, Carolina, Les Stars de Sion, Best Africa, un kebab, devanture usée, photos de sandwiches et de frites défraîchies, enfin on arrive au local, une enseigne VIP surmontée d'une banderole CGT. On aurait pu passer en face, découvrir Sunshine Vêtements, le centre dentaire de Château-d'Eau, Patricia Raynier, Afro King, Emmy, Kim Beauté, Dallas Afro-Beauté, La Main d'Or Coiffure, Elegance Beauty n°1, Étoile Phone, La Mèche d'Or. Paysage semblable. Plus loin, encore d'autres, dans les rues adjacentes, Petites-Écuries, rue de Metz, rue du Château-d'Eau. Plus loin il y a Baba Cool, l'artiste à la tondeuse magique, coiffeur des stars, devanture jaune, image de gangsta-rappeur sur fond de drapeau américain.

C'est ici le pays du cheveu, de l'ongle, du soin à petit prix. On tend ses mains et ses doigts, on abandonne sa tête, on confie son apparence à ces boutiques qui ne brillent pas par ça, l'apparence. Louloutes en strass et survêts, grandes filles créoles dans les oreilles, bandes de copines avant de sortir en boîte, beaucoup de peaux sombres et de cheveux crépus mais pas que, on s'entasse dans les boutiques, pas ventilées, produits dangereux, on s'en fout, c'est pour le style. Les rabatteurs se les disputent. T-shirts et jeans Kaporal écrit en gros, casquettes vissées à l'américaine, pantalons serrés avec des zips, Converse ou Air Jordan tapageuses. Chemises colorées, blousons en cuir, sweats, plus rarement vestes de costume. Toutes sortes de coiffures, crêtes de footballeurs, tresses, dreads, dégradés, dessins dans la tête. Ils tchatchent et ils tchatchent, ils distribuent des petits papiers. Ils suivent quelques pas les récalcitrantes et puis ils abandonnent.

50, boulevard de Strasbourg, le VIP est occupé. En bas les Chinois, au masculin pour un homme seulement, machisme de la grammaire, technicien onguilaire comme ses quatre collègues femmes, spécialistes des pieds et des mains, chacun à son poste, masque ne protégeant rien sur le visage, main plastique posée en évidence sur le comptoir, affublée d'ongles de toutes les tailles, de toutes les extravagances. Premier étage, les Ivoiriennes, décor baroque de têtes de mannequins percées d'aiguilles, desquelles pendent de longs fils, miroirs, nombreux et inquisiteurs, photos de chanteuses, d'actrices, et des deux coiffeuses, bras dessus bras dessous, *duck face*, *selfie*, cheveux changeants et colorés.

Souqin : Au début, on a fait grève avant que la CGT soit là, on voulait notre salaire, on est restées les bras croisés. Le patron est venu plusieurs fois, il a promis qu'il allait nous payer, qu'il fallait continuer à travailler. Le Nouvel An chinois arrivait. Un jour on a vraiment arrêté. Le patron n'est jamais revenu.

Adja : Quand je suis arrivée en France, c'est ma sœur qui m'a fait venir, je suis arrivée presque direct à Château-d'Eau. J'ai un peu essayé coiffeuse à domicile, mais je préfère les salons. Avant j'étais en face, avec le même patron, mais il était d'abord rabatteur pour son frère. Puis quand il a eu son salon il m'a prise. Il y avait des retards mais il payait.

Depuis que je suis là c'est avec lui que je travaille. Franchement il n'était pas facile. Des jours il jouait au gentil, des jours il était méchant. C'est un jeune, mais lui il a des papiers. Il se mettait toujours devant la porte pour attirer des clientes, pour encaisser. Franchement quand même je ne pensais

pas ça, je ne pensais pas qu'il ferait ça un jour, de pas nous payer.

Lin Mei : Le patron il disait je vais payer, je vais payer. Nous on disait c'est sûr ? Lui, oui, oui, c'est sûr. Et puis rien.

Avant la grève, ça donnait ça, la boutique.

50 m² en tout, au maximum.

Un rez-de-chaussée, une pièce, un petit escalier étroit, colimaçon en bois, au premier deux pièces. Des toilettes en mauvais état.

En tout onze postes de travail en coiffure, six en manucure.

Sur dix-sept salariées, deux ont les papiers.

8000 euros de loyer par mois, à peu près, dans le quartier, sans doute la moitié au noir, main à la main, du liquide, on peut imaginer.

Ici pas besoin de directive européenne, de souhait du syndicat patronal. Ici c'est simple : pas de Code du travail. Horaires flexibles au maximum, salaires au compte-gouttes, de temps en temps, pas d'hygiène, pas de sécurité. Un rapport patron-salarié sans filet, sans règle formelle, sans syndicat. Une logique de pays du Sud dans un pays du Nord, triomphe de l'économie informelle, de la petite débrouille. Une certaine façade, cependant, un bail, un gérant, une société commerciale. Deux ou trois salariés déclarés, il faut bien.

Le gérant fournit les locaux. Le poste de travail. L'électricité. C'est tout. Le reste, à la charge des employées : matériel, produits, ménage. Affiches au mur de beautés noires aux coupes sculptées, d'ongles vernis en gros plan, on se demande qui les a mises. Sans doute plutôt les salariées, pour embellir les murs crasses. Il y a longtemps, parce qu'elles ont pris un coup de vieux, ces affiches.

Les clients sont souvent des clientes. Quelques hommes toutefois. Au rez-de-chaussée les Chinoises s'occupent de leurs ongles, mains ou pieds. Au premier, les femmes d'Afrique de l'Ouest tressent leurs cheveux, les étendent, les défrisent, en rajoutent. Il faut plus d'argent pour aller au premier. Il y a parfois quelques femmes riches, qui tiennent à leur coiffeuse. Des vedettes passent dans le quartier, selon la légende commercialement entretenue, footballeurs, musiciens, des femmes de diplomates aussi, mais pas tellement dans ce salon.

Le client paye, le gérant empoche l'argent. Il ne se tourne pas les pouces : il attire le chaland de la rue, il compte, il surveille. Parfois ce n'est pas le gérant, mais un homme de confiance. Le résultat est le même, il garde le fric. Libre à lui, ensuite, de donner le salaire.

Le salaire, justement, ça va ça vient. Ça dépend du nombre de clients, des prestations faites, de l'humeur ou des besoins du patron, des demandes des employées, plusieurs stratégies, insister, supplier, insister, s'énervier, insister. Entre les Chinoises et le patron, c'est encore plus compliqué, il y a le problème de la langue, on ne se comprend pas, à part

quelques mots, alors il faut des gestes, des attitudes, des intonations, elles-mêmes à manier avec précaution car sujettes aux variations culturelles, personnelles. Normalement les Chinois bossent avec des Chinois, c'est comme ça dans les restaurants, dans la confection, dans le commerce de gros à Aubervilliers. Château-d'Eau est une anomalie, patrons d'Afrique de l'Ouest, salariées chinoises. Ça ne reste pas dans la communauté, il n'y a plus les règles usuelles, les règles connues et enregistrées, le tacite est remplacé par un implicite inconnu, vite assimilé, pas le choix. Parfois le patron disparaît, quand il doit payer depuis longtemps, il laisse son homme de confiance, son rabatteur, récupérer la monnaie, lui se fait oublier jusqu'à ce qu'il puisse payer.

Alors ça chauffe un peu, beaucoup. Quand le patron ne paye vraiment pas, quand il ne répond plus, quand il ne donne plus prise aux supplications, demandes, énervements, les manucures et les coiffeuses croisent les bras, aucun client, l'attente. Elles renouent avec la vieille pratique ouvrière, avec cette forme de grève particulière où on est à son poste, manifestant son mécontentement, visiblement, ostensiblement, pas besoin de parler, pas besoin de chinois, de dioula ou de français, le corps suffit, l'attitude corporelle manifeste le conflit social. La place de grève originelle, en quelque sorte, où les ouvriers attendaient les bateaux pour les charger et les décharger.

Ça ne tourne plus, l'argent ne rentre pas, la machine s'enraye. Dans ces cas-là, il ne faut pas longtemps pour le voir revenir, le patron, des promesses

à la bouche et de l'argent dans les mains. Il paye ce qu'il doit, ou en partie. Il rouspète : « Vous me faites ça à moi, qui vous emploie malgré votre absence de papiers, moi qui vous nourris, vous croisez les bras et vous me faites perdre de l'argent, alors que je paye le loyer, l'électricité, alors que vous saviez que j'allais vous payer, que je vous ai toujours payées, que je vous donne ce que je vous dois, en retard, d'accord, mais je donne. » Alors l'attente cesse, le travail reprend, les bras se décroisent, les cheveux s'allongent, les ongles se colorent.

Sauf cette fois, au 50, boulevard de Strasbourg. Il n'est pas revenu, le patron, sourd à l'appel des bras croisés. Disparu. Son frère a essayé : « Mettez-vous au travail, il va revenir. » Pas de résultat. Pas de salaire depuis décembre, depuis deux mois, les meilleurs de l'année. Pas de travail.

C'est Lin Mei qui a pensé à appeler la CGT. Elle avait une copine qui les connaissait. Souvenir des grandes grèves de 2008. Dure à prendre chez les salariées chinoises, parce qu'on bosse en famille, on bosse en communauté, on se tait et on accepte.

Les syndicalistes sont venus. Les salariées se sont dispersées, seules sept sont restées. Prêtes à se battre. Mais il n'y a plus personne. Le patron est parti. L'attente, les bras croisés, est vaine. Interminable. Vouée à l'échec. Qu'est-ce que ça veut dire, faire grève, sans patron ? Il faut changer d'interlocuteur. Faire grève d'une autre manière. Bras décroisés. Bras actifs pour faire tourner la boutique, à la place du patron absent, pour alimenter la caisse de combat. Faire grève en s'adressant aux pouvoirs publics,

pour demander des papiers. Il faut se faire à l'idée que l'argent dû, l'argent gagné, mérité, est perdu, envolé avec le patron, envolé dans ses dettes, dans ses dépenses. Il ne reviendra jamais. L'argent, c'est mort, alors il faut les papiers.

i
l
i
-

Ce livre a besoin d'une muse. Surtout pas un pygmalion paternaliste, qui ramène sa science. Une femme plutôt, charismatique, volontaire, déterminée. Une muse, c'est ça. Clio est sur les rangs, mais elle est trop sérieuse. Elle regarde vers le passé quand les femmes de ce récit avancent sans trop se retourner, tête fixée vers le futur. L'inverse, en somme, de l'ange de l'histoire de Walter Benjamin, face tournée vers les catastrophes et les défaites du passé, poussé par le vent mauvais du progrès destructeur.

Ce sera donc Thalie, la joyeuse, la florissante, tête coiffée d'une couronne de lauriers. Thalie la coquette qui aime rire. On la représente avec un clairon, ou un porte-voix, parfait pour la grève. Avec un masque, à côté d'elle, ce masque ôté de la clandestinité. Muse de la comédie, de la poésie légère, elle va bien à la manucure, à la coiffure. Muse de l'apparence, en apparence. Car il y a plus profond dessous.

Thalie la joyeuse.

Thalie la florissante.

Qui plus est la muse préférée de ma mère. Des femmes qui se battent, elle aurait aimé cette histoire.

La beauté n'appartient pas aux bourgeois. À Château-d'Eau on l'a bon marché, coiffures incroyables et mains soignées. On ne te regarde pas de haut quand tu entres mais il faut attendre ton tour. Pour le chic et le calme mieux vaut aller ailleurs. Pas de produits bios et écolos. Pas d'ambiance feutrée et de lampes tamisées. Pas de poissons dans un bac pour manger les peaux mortes. Ici on est futile pour pas cher. Extravagant ou classique, tout est possible, dépend des goûts. On pense à la mode et au style et pourquoi pas après tout. Si ça permet d'être digne, fort, fier de soi, bien dans son corps. De se faire une armure pour se garder du reste, de tout ce qui cloche et qui fait mal. De penser à autre chose, pas pour se résigner ou s'évader mais pour s'affirmer tel qu'on veut être, pour se façonner, se trouver belle ou beau. Pour choisir ce qu'on montre à l'extérieur, ce sur quoi on est jugé, quoi qu'on dise, au premier regard. Pour l'entre-soi dans la boutique. Pour prendre du temps pour soi. Pour qu'on s'occupe de soi un peu. Être dans d'autres mains et ne pas servir ni obéir.

Ce corps, on ne peut pas nous l'enlever. Encore heureux. Futile et vital, indissociablement.

La beauté est un droit absolu, incompressible, vital, et chacun fait avec ce qu'il a.

La beauté n'est pas liée au physique, pas seulement, la beauté pour tous, les bien dotés, les désavantagés, les jeunes et les vieux, les riches et les pauvres, les malades et les bien-portants. Je le sais bien, moi, je la revois ma mère, toujours belle dans sa maladie, dans son calvaire, son corps brisé en capilotade, coquette en fauteuil roulant ou allongée sur son lit, maquillée par ses belles-filles aux grandes occasions et coiffeur à domicile de douleur. L'esthéticienne qui sonne à la porte une semaine après l'enterrement, mon père en pleurs. Son rendez-vous avec la beauté n'était pas annulé.